

Poétesse

Par Rodrigo Ciríaco.

Une nouvelle extraite de Je suis toujours favela, pour découvrir la réalité loin des stéréotypes. Ils étaient favelas en 2011 (premier recueil sorti en 2011), ils sont toujours favela en 2014. Et s'expriment toujours aussi fort. Voici la favela telle qu'elle est : ordinaire, fière et terrible à la fois. 27 nouvelles pour une variété de regards, écrites par des auteurs débutants ou confirmés, issus ou non des favelas, aux styles différents. Et une partie documentaire à la fin, avec des articles et des interviews pour approfondir certaines questions centrales et essayer de comprendre le Brésil – et la favela – de 2014 : la pacification des favelas, la place des Noirs, les manifestations de juillet 2013, l'effervescence culturelle, etc. Poétesse en est un parfait exemple.



Pour une fille qui, grâce à la poésie, s'est découverte femme.

Moche. Ridicule. Horrible. Même-pas-dans-ton-pire-cauchemar. Gros pif. Thon. La touffe. Caniche. Ch'veux en poils de cul. Baleine. P'tite grosse. Bigleuse. Pue le fauve. Négrresse. Haleine de chacal. Pachyderme. Laideron. Haleine de phoque. Gourde. Miro. Nez de cochon. T'as-une patate-à-la-place-du-pif. Guenon. Tête dans le cul. Hamster. Dents pourries. Bouche d'égout. Laideron.

Vous en doutiez peut-être, mais la méchanceté existe, comme en témoignent quelques-uns des termes qui affublaient Kelly. Agressée. Blessée. Maltraitée. Insultée, presque quotidiennement. Dès qu'elle mettait le nez dehors. Dès qu'elle descendait

du trottoir pour éviter les groupes de jeunes, en cercle. Dès qu'elle marchait dans le couloir du collège. Si elle se risquait à publier une nouvelle photo sur son profil, on lui disait : « Non mais tu t'es vue ??? » Et elle se regardait, s'observait. Elle aimait bien ce qu'elle voyait. Même si sa beauté était invisible à la télé. Même si elle n'apparaissait pas sur les couvertures des magazines, sur les publicités. Même si elle n'était jamais le sujet d'articles optimistes, d'informations positives.

D'une certaine façon, elle se sentait perdue. Isolée. Elle avait quelques amis, mais c'était juste pour faire semblant, faire du social, servir de façade. Elle mit du temps à se trouver. À trouver son groupe, faire son trou. Elle s'était toujours sentie comme un poisson hors de l'eau. Jusqu'à connaître un *sarau*. Oui, un *sarau* : un espace culturel, une fête où les gens se retrouvent autour de l'art, pour raconter des histoires, réciter des poèmes, interpréter la vie. Avec supplément extra-fort de lyrisme, de dramaturgie, de poésie. Et pour couronner le tout : le *sarau* a lieu dans la favela. Tout près de chez elle. Cet endroit que certaines personnes qualifieraient d'aussi moche qu'elle. Le Quartier, la banlieue, la périphérie.

Kelly fut surprise de découvrir le concept de cet endroit, ce qu'il proposait. Des dizaines, des centaines de personnes qui se rencontraient, se rassemblaient pour communier autour du mot. Déversaient leurs haines, leurs rancœurs, leurs joies, leurs révoltes, leurs amours. Déclamaient des nouvelles, des chroniques et beaucoup, beaucoup de poésie. Au *sarau*, Kelly s'immergea dans un bain de mots, de sourires, reçut des gifles, fut touchée par des vérités qui l'émurent profondément, dans son intimité qu'elle seule connaissait. Elle se sentit respectée, remerciée, eut une meilleure estime d'elle-même.

Vivante. Il lui avait fallu dix-sept ans pour respirer à fond et sentir quelque chose de différent : elle respirait et se sentait vivante.

Et c'est avec ce même courage, une dose d'ironie et une petite envie de vengeance qu'elle décida de tout mettre sur le tapis. De prendre le trombone et de souffler dedans, de répondre à tout ce qu'elle avait subi, d'expulser les paroles refoulées depuis toujours. Les feuilles sur la table, les mots à la main. Le premier vers mit du temps à sortir, mais

ce fut le tir de canon de sa révolution. Et elle tira, tira, tira, sans arrêt, jusqu'à parvenir à sa domination. Dans la salle de cours. Dans le couloir de l'école. Dans le centre culturel, dans les bars, dans les rues. La jeune fille autrefois méprisée, insultée, blessée dans sa dignité était dorénavant appelée pour réciter. Le public écoutait ses poèmes en silence. Applaudissait à la fin, avec émotion. Kelly était le show.

La jeune fille harcelée par la méchanceté de ceux qui maltraitent les autres pour se valoriser s'était transformée. La chenille entrée dans le cocon de la littérature s'était transformée en poétesse. Comme un papillon.

Aujourd'hui, on la montre du doigt : « Regarde, mec. Cette meuf, elle te couche des textes, c'est de la balle. Une vraie mitra-lettre. Elle est poétesse. C'est du lourd. » Quand elle marche dans le Quartier, elle ne descend plus du trottoir : on lui ouvre le cercle pour la laisser passer. Sur les réseaux sociaux, ses poèmes sont commentés. Les gens les publient, les partagent. On lui a même demandé de participer à une anthologie de poésie. Les gens prennent des *selfies* avec elle. Et quand on lui demande quel est son nom de scène, ou de plume, elle sourit. Répond qu'elle aime bien son nom, Kelly. Tout simplement, au singulier. Mais ce qu'elle aimerait vraiment, c'est qu'on se souvienne d'elle comme une poétesse. Po-é-tesse. Rien que cela.